

REVUE DE PRESSE

LA DENT CREUSE, cartographie de la colère

TELEVISION

France 3 Provence-Alpes-Côte d'Azur 2

PRESSE

La Marseillaise 3

Zibeline 6

La Provence 11

INTERNET

France info 12

Mouvement.net 13

Destimed 17

RADIO

France Bleu Provence 18

Radio Galère 18

ENCART PUBLICITAIRE

Zibeline 19

France 3 Provence



18/11/2019

Reportage dans l'émission culture repris sur France TV info

https://www.francetvinfo.fr/culture/arts-expos/photographie/la-dent-creuse-a-marseille-un-an-apres-le-drame-de-la-rue-d-aubagne-une-exposition-photographique-et-sonore-pour-ne-pas-oublier_3709735.html

www.lamarseillaise.fr

La Marseillaise

« Gouverner, c'est d'abord loger son peuple ». Abbé Pierre

12 pages
spéciales
avec votre
journal



Marseille rue d'Aubagne 1 AN

« Contribuer à la mémoire »

ENTRETIEN

La photographe Agnès Mellon et la journaliste Chrystèle Bazin ont conçu l'exposition « La dent creuse, cartographie de la colère », qui investit les Rotatives de « La Marseillaise » dès aujourd'hui et jusqu'au 21 décembre (entrée libre). Un parcours visuel et sonore nourri par un travail de 6 mois, de l'automne au printemps dernier, au cours duquel elles ont capté les mouvements qui ont battu le pavé marseillais cette année, avec parfois la convergence des luttes. Des manifestants contre le logement indigne ou la destruction de la Plaine jusqu'aux Gilets jaunes, en passant par les marcheurs pour le climat ou encore les lycéens en lutte.

La Marseillaise : Quelle a été la genèse de votre exposition ?

Agnès Mellon : Le 5 novembre, on a tous été sous le choc des effondrements d'immeubles et des huit morts qu'il y avait dessous. Le hasard a voulu que, juste avant, j'aie couvert la marche funèbre qui avait été faite pour le mur de la Plaine. Cela a lancé notre projet. J'ai eu à nouveau envie de prendre mon appareil pour aller dans la rue, me mobiliser en tant que citoyenne [cette photographe marseillaise travaille principalement dans la danse contemporaine, Ndlr]. Car, même sans mon appareil, je serais allée à la marche blanche, la marche de la colère. Mais je me suis dit que j'allais me mobiliser avec mon outil de parole. À mesure qu'on allait dans les manifestations, on s'est dit qu'il manquait la parole, la voix. Chrystèle s'en est occupé pour faire quelque chose de tout cela. Au fil des événements, je me suis dit qu'il fallait que je porte le même regard que j'ai sur la danse contemporaine, sur ce sujet-là. Sur la danse, j'ai tendance à mettre des sols pas droits, couper un angle car, parfois, juste une main qui s'étire parle plus qu'un corps tout entier.

Chrystèle Bazin : En tant que journaliste indépendante, je n'ai pas de support sur lequel écrire, j'étais frustrée. On s'est demandé comment on pouvait être



Chrystèle Bazin

« Les Marseillais ont compris qu'ils avaient une même communauté de destin, qu'ils habitaient la même ville »

utiles. On a essayé de capter un maximum de choses pour contribuer à la mémoire collective de ce moment-là.

Quel a été votre premier sentiment quand vous avez appris les effondrements ?

A.M. : Le choc a été si fort que je ne sais même plus. Je me souviens avoir eu un échange avec une amie. On s'est juste dit : « *Les immeubles se sont effondrés.* » J'en ai encore des frissons. Avec une amie vidéaste, on s'est demandé s'il fallait prendre des images à ce moment-là. Mais il était évident que ce n'était pas notre place mais plutôt celle des gens du quartier, des gens en deuil. On savait qu'on serait impliquées plus tard mais pas forcément de quelle manière.

C.B. : En ce qui me concerne, un ami qui habite rue Estelle, nous a prévenus de ce qu'il se passait. On n'est pas descendus tout de suite, on était tellement choqués.

La première photo que l'on peut retrouver dans l'exposition date de quel moment ?

A.M. : C'était le 1^{er} novembre, pour la marche funèbre à la Plaine. Dans l'exposition, il y a une photo symbolique où l'on voit un parapluie et, en dessous, un arbre avec l'inscription : « *Peine de mort.* » Cette photo était prémonitoire.

C.B. : J'habite à la Plaine. On sentait venir quelque chose. Mais le 5 novembre est arrivé comme un coup de massue. Finalement, on comprenait mieux ce que défendaient certains collectifs au niveau de la Plaine, comme Un Centre-ville pour tous. Je suis arrivée à Marseille, il y a 5 ans. J'étais effarée, je passais mon temps à regarder en l'air les immeubles. Finalement, on se dit que c'est normal, il y a une forme de banalisation de tous ces problèmes, alors que c'est extrêmement grave.

Vous dites que le drame du 5 novembre a provoqué un « réveil citoyen ». Vous avez aussi travaillé sur les manifestations des Gilets jaunes, celles pour le climat... Avez-vous senti une convergence de toutes ces luttes ?

C.B. : Avant, il y avait le combat de nombreuses associations contre la mairie. Quand il y a eu les effondrements, tout s'est arrêté mais cela a ensuite repris de façon beaucoup plus forte. Les manifestations pour la Plaine n'étaient qu'une répétition, c'était le premier noyau de mobilisation. Entre la marche blanche et la marche de la colère, il y a eu énormément de monde dans la rue. On a vraiment senti un réveil, les Marseillais étaient plus à l'unisson. Ils ont compris qu'ils avaient une même communauté de destin, qu'ils habitaient la même ville. Avec mon casque, rien qu'au son, je pouvais entendre si c'étaient des manifestations pour le logement, des marcheurs pour le climat, des lycéens... L'énergie n'était pas la même. Pour Noailles et la Plaine, il y avait une gravité très noire. Une violence sourde et glacée, tandis que les Gilets jaunes avaient une colère très ouverte, violente. Pour les marcheurs pour le climat ou contre les violences faites aux femmes, c'était plus traditionnel, voire festif. On a par exemple vu des pancar-



tes « *Gilets jaunes, gilets verts, même combat* ». Les ambiances étaient différentes mais on a progressivement senti la convergence.

A.M. : On a vraiment eu l'impression de voir des convergences. D'ailleurs, il y a certaines photos où l'on voit un Gilet jaune avec, sur son gilet, tous les noms des personnes décédées le 5 novembre. Dans les manifestations pour le logement, des Gilets jaunes, des marcheurs pour le climat, contre les violences faites aux femmes, on retrouvait les mêmes personnes. Chaque strate était convaincue qu'il fallait défendre l'autre.

Comment s'articule votre exposition dans les Rotatives ?

A.M. : C'est une cartographie de la colère. Il y a un cheminement, dans les Rotatives, lors duquel on va passer par les émotions et sentiments qu'on a traversés pendant 6 mois de manifestations. Les photos sont ambiguës et suggèrent, pour que celui qui regarde fasse son propre choix. Ce ne sont pas des photos narratives.

C.B. : On entre dans le parcours par la

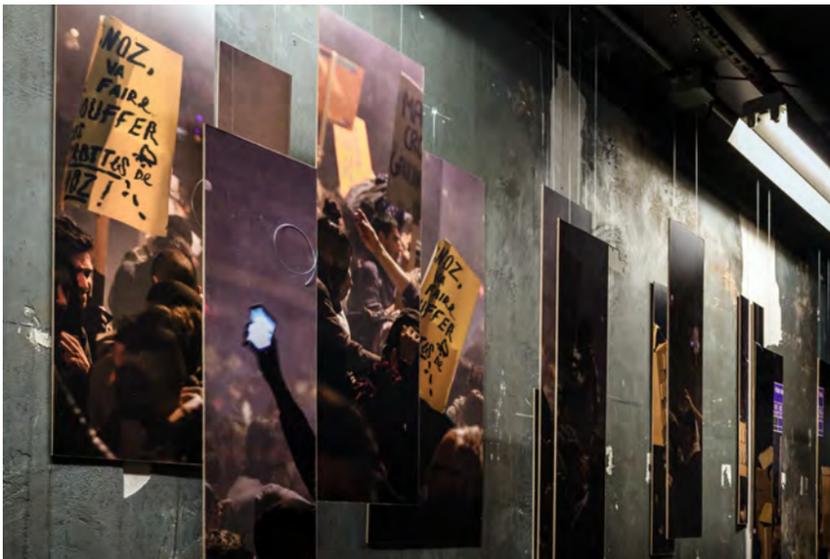
rage et, en parallèle, la sidération. L'une des photographies porte le slogan « *Après le chagrin, la rage* ». Ça nous a beaucoup inspirées. La rage et la sidération sont arrivées à peu près en même temps, la marche blanche et la marche de la colère sont intervenues à quelques jours d'intervalle. De l'autre côté des Rotatives, on est sur un regard plus intime, sur le chagrin. C'est un regard plus introspectif, aux tonalités plus noires. On a terminé notre travail avec le Carnaval de la Plaine, où l'on brûle ce qui n'allait pas l'année passée pour en recommencer une nouvelle. Mais est-ce que la violence et l'embrasement vont continuer ? Est-ce que tout cela va nous permettre de rebondir et changer les choses ? C'est à chacun de s'interroger.

Pourquoi avez-vous arrêté votre travail de collecte au moment du Carnaval de la Plaine ?

A.M. : On avait dit que ça serait la dernière manifestation qu'on couvrirait pour l'exposition. On était épuisées.

C.B. : On n'avait pas fait de manifestations depuis la grande marche du logement en février. On est allées au Carnaval

collective de ce moment-là »



« La dent creuse, cartographie de la colère » prend la forme d'un parcours sonore et visuel. Dans les Rotatives de la Marseillaise, le visiteur est immergé entre l'automne et le printemps dernier, période pendant laquelle Marseille a vu de nombreuses manifestations se dérouler. Et parfois converger...

PHOTOS AGNÈS MELLON & ULRIKE MONSO

où l'on retrouve les paroles de citoyens, de délogés, de sinistrés... L'écriture sonore est faite à partir de tout ce que j'ai pu enregistrer sur les manifestations : slogans, déflagrations, paroles, bruits, des moments où on était obligée de courir car on se faisait gazer...

Pourquoi avez-vous choisi d'installer l'exposition dans les Rotatives de la Marseillaise ?

A.M. : Quand on a commencé notre travail, je voulais exposer dans le bâtiment « Ici Marseille », dans Les Fabriques, rue de Lyon [« projet d'écoquartier » à Euroméditerranée, Ndlr]. Il y a un grand hangar avec des containers formant des ruelles, impasses. Comme on parlait de citoyens, je voulais retrouver cette âme de Marseille. On devait donc le faire là-bas, mais nous avons un peu été censurées par Bouygues.

C.B. : On avait un accord avec le directeur d'« Ici Marseille ». Sauf qu'on est là dans de l'urbanisation transitoire, « Ici Marseille » occupant ce bâtiment pendant 3-4 ans. Mais le hangar appartient à Bouygues, qui travaille sur la rénovation du quartier des Fabriques. Et d'ici là, ils doivent attribuer un nouveau lieu à « Ici Marseille ». Ils avaient donc un argument de poids. Ils ont donc décidé que cette exposition n'aurait pas lieu dans ce hangar parce qu'ils avaient un droit de regard sur ce que faisait « Ici Marseille ». Bouygues a fait pression sur le directeur. Ils ont cru que tous les militants allaient débarquer. Bien sûr que notre exposition est politique mais au sens artistique et philosophique, car ces questions concernent tous les citoyens. Cette décision nous a mis dans la galère. Mais on était déjà venues à *La Marseillaise* pour plusieurs événements, comme les débats, « Balance ton taudis », le « Hackathon »... On a appelé le journal en catastrophe fin juin et il nous a tout de suite soutenues. On a dû repenser l'exposition mais les Rotatives font aussi écho à l'histoire de Marseille. On est donc ravies.

A.M. : J'ai finalement l'impression qu'on est plus engagées en étant ici qu'à « Ici Marseille ». On rentre dans l'exposition par une photo très symbolique mais je préfère ne pas en dire plus. Il y a plein de petits clins d'œil comme celui-ci.

Est-ce qu'il y a un moment qui vous a particulièrement marquées pendant les 6 mois où vous avez couvert les manifestations ?

A.M. : La marche de la colère. De nuit, le cortège a descendu la rue d'Aubagne avec les flambeaux. C'était un moment très fort. Je prenais des photos et je pleurais. Les Marseillais étaient tous en deuil.

C.B. : C'était vraiment une ambiance d'enterrement, comme quand le corbillard arrive. Je ne connaissais personnellement aucune des victimes mais j'avais pourtant cette impression.

Propos recueillis par Philippe Amsellem

Vernissage demain à 17h. Pré-ouverture aujourd'hui, de 16h à 19h. Du 7 au 10 novembre, ouverture tous les jours de 17h à 21h. Puis, jusqu'au 21 décembre, les jeudis et vendredis, de 17h à 21h et les samedis, de 14h à 18h. 15-17, cours d'Estienne d'Orves (1^{er}).



Agnès Mellon

« On a vraiment eu l'impression de voir les convergences. Chaque strate était convaincue qu'il fallait défendre l'autre »

de la Plaine, un peu à reculons car notre travail était pesant. Finalement, cela nous a fait énormément de bien car on avait l'impression qu'on était passé à une autre énergie. À la porte d'Aix, il y avait aussi la manifestation des Algériens, qui venaient tout juste de faire partir Bouteflika. Il y avait des tags comme « Gaudin, Bouteflika, dégagez ». C'était une autre forme de convergence. Comme si la colère s'était transformée en élan pour faire des choses. Si l'on

garde la colère, elle nous consume de l'intérieur. Mais, à un moment, il faut la transformer en autre chose, c'est un peu l'idée de notre exposition.

Quels sont les autres sentiments qui traversent l'exposition ?

C.B. : La colère, la sidération, l'impasse... On parle aussi de la psychose des délogés. On la trouve dans les paroles. J'ai interrogé des gens sur la façon dont ils ont été délogés. On s'est dit, à un moment, qu'on allait tous être délogés. On voyait les immeubles se fermer les uns après les autres. Avec le travail de *La Marseillaise* sur #Balance ton taudis, on pouvait voir une cartographie de tout cela. C'est comme ça que j'ai appris que des immeubles fermaient à deux pas de chez moi. On parle aussi de psychose car les délogements se passaient tellement mal que des personnes se retrouvaient coincées dans des hôtels. Et c'est toujours le cas. On connaît des gens qui n'osent pas alerter les autorités car ils ont peur d'être délogés, alors qu'ils vivent dans des appartements vraiment dangereux. Toute cette psychose se retranscrit surtout dans la dimension sonore de l'exposition. Il y a aussi d'autres types de

sentiments, plus contrastés. Agnès a par exemple fait des photos de blindés dans la ville, tandis que des gens faisaient leurs courses de Noël. Pareil avec le marché de Noël qui diffusait une petite musique pendant qu'il y avait une marche funèbre. Et il y a aussi la tristesse et la violence qui traversent l'exposition.

Comment ressent-on vos captations audio tout au long de l'exposition ?

A.M. : Il y a quatre créations sonores. L'écriture sonore est imbriquée avec le travail visuel. J'ai travaillé sur les bruits, et une amie, Maëlle Legeard, a rajouté l'univers musical. C'est un son spatialisé. Quand on arrive dans les Rotatives, six enceintes diffusent des sons différents, qui se répondent entre eux. On voulait reproduire l'immersion dans les manifestations et faire voir les convergences. Je ne veux pas trop dévoiler ce qu'il y a dans l'exposition mais par exemple, des Gilets jaunes chantaient « Aux armes » et les écologistes chantaient « Aux arbres ». J'ai aussi voulu donner la parole à ceux qui ont témoigné. Il y a une œuvre, « Le mur de la colère »,

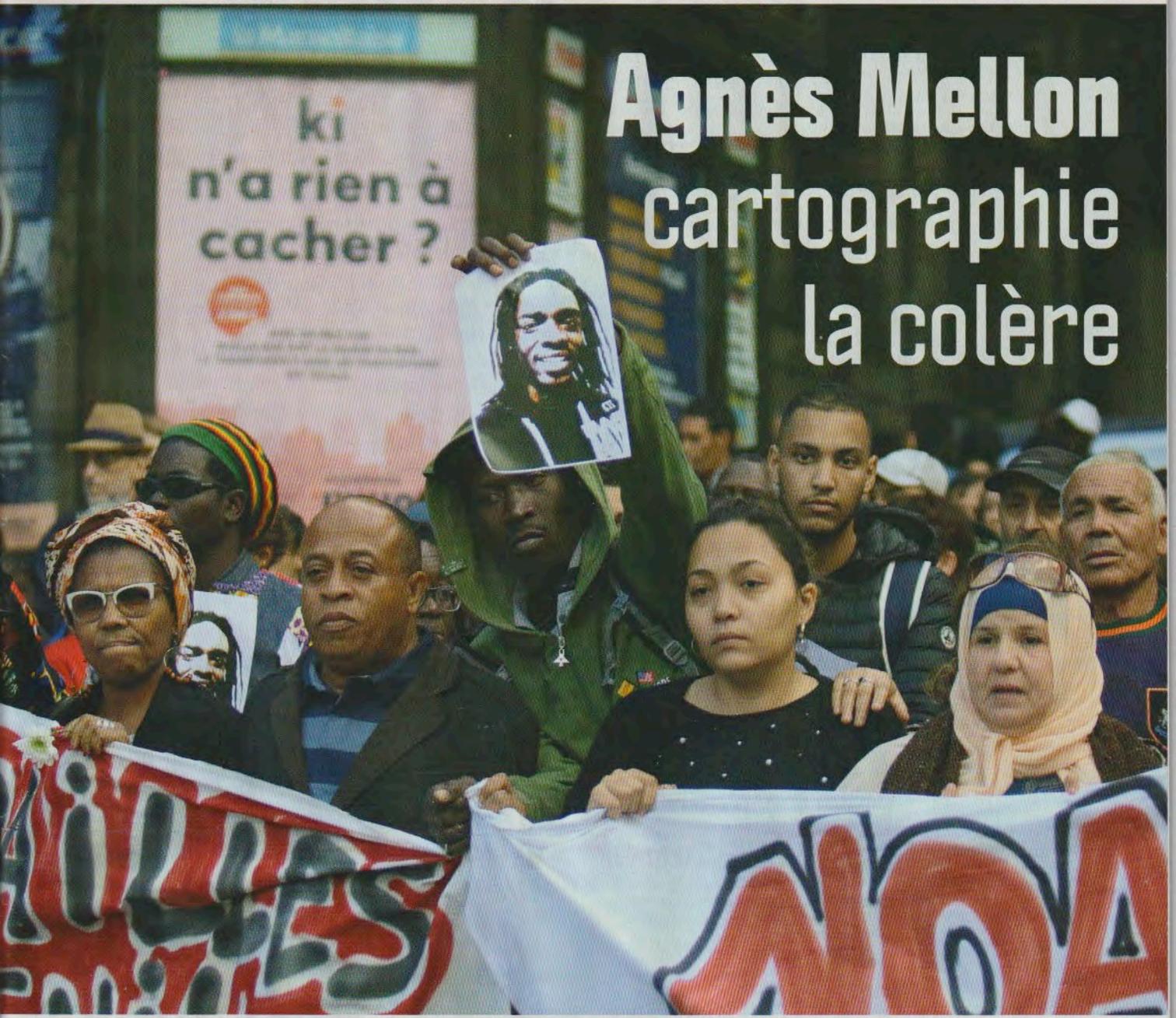


ZIBELINE

15.11 > 29.11.2019

CULTURE • LOISIRS • TÉLÉ • CINÉ

Bimensuel culturel N°51



Agnès Mellon cartographie la colère

GILLES ROF ET PHILIPPE PUJOL :
QUEL APRÈS GAUDIN ?

JEAN GIONO AU MUCEM

L 18754 - 51 - F: 2,50 €



La dent creuse : exposition immersive aux Rotatives de La Marseillaise

Après le chagrin, la rage

• 6 novembre 2019 ⇒ 21 décembre 2019 •



L'exposition immersive aux Rotatives de *La Marseillaise*, *La dent creuse* signée **Agnès Mellon** et **Chrystèle Bazin**, propose en photographies et sons une *cartographie de la colère* : celle qui depuis un an se propage dans les rues de Marseille.

Une dent creuse, en terme d'urbanisme, c'est un espace vide entre deux espaces construits. Ici, il s'agit de celui laissé le 5 novembre 2018 par les effondrements d'immeubles de la rue d'Aubagne, qui, comme on le sait, ont fait 8 morts + 1. Des effondrements, des deuils, qui ont laissé un vide sinistre au cœur de Noailles, vide passé à l'enduit blanc, grillagé et gardienné. Symbole consternant d'une absence démontrée de la municipalité Gaudin sur les questions de l'habitat indigne et du mal-logement, concernant bien sûr les populations pauvres de la ville, mais pas que : les nombreux arrêtés de « péril grave et imminent » affolés et les délogements à la va-vite qui ont suivi les effondrements, diligentés par la mairie, ont touché de multiples immeubles, quartiers et catégories sociales. Cet abandon, ce laisser-aller libéral qui a généré ces effondrements meurtriers, puis les milliers de personnes délogées dans des conditions chaotiques, ont fait naître, au-delà d'actions collectives de solidarité et de soutien, une grande colère, qui a dépassée largement les frontières de la ville, et qui s'est exprimée lors de multiples marches, rassemblements et manifestations. Rejoints au même moment par une autre colère, celle née de la mise en route du chantier de la rénovation plus que conflictuelle de la place Jean Jaurès à la Plaine, à quelques pas de la rue d'Aubagne. Rénovation issue de concertations bâclées, contestée par une grande partie des habitants du quartier, obtenant pour toute réponse un mur de béton ceinturant la place, excluant et méprisant.

Ondes de choc

Interpelées par ces événements, **Agnès Mellon** et **Chrystèle Bazin** ont décidé de capter en images et en sons ces mouvements d'indignation et de révolte.

« L'exposition qu'elles proposent aux Rotatives est leur contribution artistique, un an après, aux diverses commémorations, actions et mobilisations qui ont lieu, en rendant visible les ondes de choc successives qui ont traversé la ville. Pas de jolies photographies encadrées sous verre, mais des séries d'images à l'air libre, de formats variés, suspendues, projetées le long des murs ou placées dans les multiples coins et recoins de ce vaste lieu en friche, à la beauté brute saisissante. Comme autant de dents creuses, mais celles-ci habitées d'élangs, de soulèvements, de rage. Angles de murs, alcôves, sol, colonnes de rouleaux de papier, niches, portes métalliques, cercle de métal au sol, machines qui semblent prêtes à se remettre en marche, tissus suspendus : toute une série de supports qui renforcent la puissance, l'impact des images, leur physicalité, dans une scénographie précise et un accrochage dynamique, rythmé. Lumière rouge des torches à main, fumigènes, têtes masquées versus têtes casquées, ville sens dessus-dessous, corps qui se rassemblent ou se fauillent dans des interstices, cherchent à sortir du cadre où on tente de les enfermer, à trouver des espaces de respiration, à s'élever, flammes jaunes et blanches dans le noir, lâcher de lanternes lumineuses. Certains sons, réalisés par Chrystèle Bazin, traversent l'espace par intermittence, batucadas, le chant de la plaine, des détonations. D'autres sont situés dans des espaces en retrait, qui permettent d'écouter plus longuement, par exemple, des témoignages de personnes délogées, prévenues à l'arrache, 15 minutes pour prendre leurs affaires, sans information, baladées d'hôtel en hôtel, ou bien sidérées par les mensonges proférés par des personnages politiques devant les médias, ou en conseil municipal. Ou bien, parmi beaucoup d'autres paroles recueillies, un groupe de CRSS, c'est à dire les CRS stagiaires, dont la mission est de protéger les manifestants... Des images et des sons de combat, comme autant de lumières dans le noir.

MARC VOIRY
Novembre 2019

La dent creuse, cartographie de la colère
jusqu'au 21 décembre tous les jeudis et vendredi de 17h à 21h et les samedi 14h à 18h.

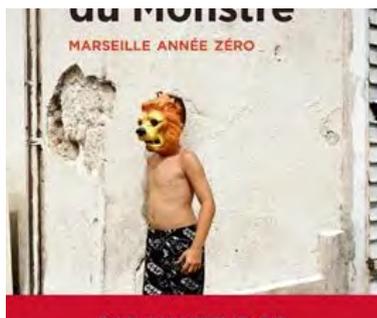
Rotatives de la Marseillaise, Marseille

Photo : © Agnès Mellon



Marc Voiry | Mis en ligne le samedi 16 novembre 2019 ·

Ailleurs sur Zibeline ...



Une république de chiapacans



Enfants au cœur

La colère du peuple s'expose sur les murs de la Salle des rotatives à Marseille

Cartographier la colère



Agnès Mellon, photographe, et Chrystèle Bazin, journaliste et artiste sonore, mettent en scène la révolte citoyenne dans la salle des rotatives de la Marseillaise

À Marseille il y a eu, comme ailleurs, les gilets jaunes, les manifestations, les affrontements avec une police prompt à frapper et dégainer. Mais il y a eu aussi, en plus, le mur de la Plaine, et la tragédie de la rue d'Aubagne. Et, depuis, les expulsions qui se succèdent, les luttes contre les PPP des écoles... combats locaux qui rejoignent les luttes mondiales pour le climat ou l'accueil des « migrants »...

Agnès Mellon et **Chrystèle Bazin**, chacune à sa manière et avec son média, sont des témoins obstinément subjectifs. Qui captent, montent, cadrent, cherchent des lignes et des thèmes, des sens, qu'elles dévoilent.

La Dent creuse, allusion au trou laissé dans la rue d'Aubagne par la disparition des immeubles, veut cartographier la colère du peuple : sa réaction, en 4 thématiques, *Rage* ou *Sidération*, quand la tragédie arrive ; le *Chagrin*, qui en découle ; et puis le *Feu*, pour reprendre possession de la vie.

L'exposition, politique, est aussi poétique : parce que les images d'Agnès Mellon sont toujours éclairées d'une flamme très personnelle, et qu'elle aime, depuis plusieurs années, enchâsser sa traque des visages et des corps dans des dispositifs plastiques, murs d'images, fragmentations et répétitions, auxquelles répondent les montages et création de Chrystèle Bazin.

⊞
L'exposition, subventionnée par la Région, devait être hébergée à Ici Marseille, dont les murs appartiennent à Bouygues qui, au vu du sujet semble-t-il, s'est retracté... *La Marseillaise* accueille donc gracieusement l'expo militante, dans un lieu qui sera propice aux échanges, conversations et débats qui sont prévus jusqu'en décembre. Dans la perspective d'une société nouvelle qui pourra naître, peut être, enfin, de la colère cartographiée du peuple.

AGNÈS FRESCHEL
Octobre 2019

La Dent creuse, cartographie de la colère, du 5 novembre au 21 décembre, **Salle des rotatives, la Marseillaise, Marseille**

Photo : -c- Agnès Mellon



[Agnes Freschel](#) | Mis en ligne le jeudi 31 octobre 2019 ·

Ailleurs sur Zibeline ...



La Méditerranée dans tous ses états

Le PriMed revient à Marseille, du 24 au 30 novembre



Réalisatrices, féministes, Noires et LGBT

Créations afro queer à voir le 24 novembre au Vidéodrome 2



Festival OVNI



Par La Fenêtre – (216) – « Little Joe » de Jessica Hausner

Toutes les semaines la chronique d'un cinéfilms sur WRZ !



Quarante ans, toujours virtuoso

L'Orchestre National Montpellier Occitanie fête ses quarante ans



Des Z'inos z'inouis

Les Z'inos reprennent du service au Théâtre Marie-Jeanne

Du mistral dans les idées

Marseille est-elle une ville ?



/PHOTO AGNÈS MELLON

Le 5 novembre 2018, l'effondrement des immeubles rue d'Aubagne a causé la mort de huit personnes. Pendant plusieurs mois, la photographe Agnès Mellon et moi-même avons suivi les marches et mobilisations dénonçant l'insalubrité de la ville et les défaillances des politiques publiques. La première photo a été prise, quelques jours avant le drame, lors d'une marche funèbre qui voulait signifier "la mort de la concertation municipale", en réponse au mur de La Plaine. On y voit un parapluie ouvert sur une pancarte, on peut y lire : "La Plaine de morts", comme une annonce du drame à venir. Dans la foulée du réveil des Marseillais, ont surgi d'autres colères : la crise des gilets jaunes, les marches mondiales pour le climat et pour le droit des femmes. Le centre-ville a vécu pendant plusieurs mois au rythme des manifestations et de la violence qui s'y est déployée de part et d'autre. Avec cette intuition que tout était lié, nous avons décidé de capter l'expression symptomatique d'une colère plus large.

L'exposition "La dent creuse, cartographie de la colère" aux Rotatives du journal *La Marseillaise* nous (re) plonge par l'image et le son dans ce grand trouble qui a fait vaciller la ville l'an passé. On entre dans l'exposition par la colère en se glissant à travers l'image projetée d'une masse brandie par un personnage masqué. Puis, on traverse des moments de sidération, le choc de se réveiller dans une ville qui s'effondre. Plus loin, c'est une confrontation plus intime avec le chagrin, un regard qui vient interroger ce qui s'est joué en chacun de nous à ce moment-là. Enfin, entre issue de secours et appel au secours, entre embrasement et renaissance, le feu. Et l'épineuse question du "et maintenant ?".

En effet, les sujets de l'insalubrité, de l'écologie et des inégalités sociales nous interpellent collectivement à un moment où trop de Marseillais restent à distance. Par découragement pour certains, par lassitude pour d'autres, par méconnaissance

Chaque semaine, un(e) intellectuel(le) d'ici prend la plume autour d'une actualité marseillaise ou d'une problématique qui touche le territoire.

Sauvage Méditerranée un an de prof

L'association écologiste se tourne

Pour Emmanuel Laurin, l'histoire d'amour avec la Méditerranée débute en 2015. Cette année-là, ce Bourguignon fraîchement débarqué en Provence découvre la beauté de nos côtes. "C'est en nageant que j'ai eu un véritable coup de



par
Chrystèle BAZIN
Journaliste
indépendante



sance pour beaucoup ou parce que nous sommes pris dans une spirale du quotidien qui nous éloigne des questions collectives. Cependant, les échanges nombreux avec les visiteurs de l'exposition, certains touchés de près par le drame, beaucoup d'autres passant par hasard ou attirés par la proposition artistique, nous conduisent à penser qu'il y a bien une envie de "faire ville" à Marseille. C'est dans cet élan, qu'avec l'Université populaire de Marseille-Métropole, nous avons décidé d'organiser un après-midi de rencontres intitulé "Marseille est-elle une ville ?", aujourd'hui à 15h, en parallèle de l'exposition.

Vivre dans une même ville suppose une interdépendance des corps, mais comment la faire ressentir de Pont-de-Vivieux à la Calade, de Callelongue à la Rose ? Le journaliste Michel Couartou reviendra sur la façon dont Marseille s'est construite comme ville. Aujourd'hui, les transformations de Marseille sont une source intarissable de tensions, mais ces désaccords sont aussi un signe de vitalité. "Et si nous donnions une vraie place à la concertation ?", interrogera l'urbaniste Richard Trapitzine. Enfin, Marie Beschon, anthropologue urbaine, Oliver Bedu de Cabanon Vertical et Justin de Gonzague, anthropo-documentariste, exploreront la façon dont la ville se construit au-delà de la Joliette, l'importance des espaces communs et de l'engagement des citoyens dans la vie d'une ville.

Et peut-être de conclure, en citant le géographe Michel Lusault : "Il n'y a rien de plus puissant que l'épreuve de cohabitation. Rien ne résiste à ça. Nous pouvons choisir de la vivre en réduisant la distance qui nous sépare des autres et œuvrer pour une société plus solidaire. Ou bien, au contraire, mettre les autres à l'écart et faire le choix du repli sur soi et de l'entre-soi".

Exposition : jeu/ven, 17h-21h. mer/dim, 14h-18h. Clôture samedi 21 décembre, 14h-20h. "Marseille est-elle une ville ?" : aujourd'hui 15h - 18h.
19, cours d'Estienne-d'Orves. Entrée libre. www.fb.me/associationVART5
Université populaire de Marseille-Métropole : upop13@free.fr et ☎ 06 11 43 55 79.
upop.info

LES + CHAUDS



Allemagne : neuf personnes tuées dans deux fusillades visant des bars à chicha, le tireur présumé retrouvé mort à son domicile



INFO FRANCEINFO. Les prélèvements faits sur les chiens après la mort d'Elsa Pilariski pas encore analysés, le coût jugé trop élevé



"Séparatisme islamiste" : à Maubeuge, les propos de Jean-Michel Blanquer ont du mal à passer auprès des habitants



"Le bilan carbone de la France ne se joue pas ici" : la station de ski de Superbagnères dépassée par la polémique de la neige livrée par hélicoptère



Affaire Griveaux : Christophe Castaner évoque la vie privée d'Olivier Faure, le patron du PS dénonce "une faute grave"

• / Culture / Arts-Expos / Photographie

"La dent creuse" à Marseille : un an après le drame de la rue d'Aubagne, une exposition photographique et sonore pour ne pas oublier

Jusqu'au 21 décembre, la Salle des Rotatives du journal la Marseillaise accueille "La dent creuse", une exposition autour de l'effondrement de deux immeubles rue d'Aubagne le 5 novembre 2018.



Jean-François Lixon
Rédaction Culture
France Télévisions
Mis à jour le 19/11/2019 | 13:10
publié le 19/11/2019 | 13:10

Partager

Twitter

Envoyer

LA NEWSLETTER ACTU

Nous la préparons pour vous chaque matin

France Télévisions utilise votre adresse email afin de vous adresser des newsletters. Pour exercer vos droits, contactez-nous. Pour en savoir plus, cliquez ici.

La catastrophe du 5 novembre 2018 rue d'Aubagne à Marseille, ce n'est pas la faute à "pas de chance". Les huit morts retrouvés dans les décombres des deux immeubles vétustes qui se sont effondrés ce jour-là n'ont pas été victimes du destin. C'est en résumé l'histoire que raconte l'exposition *La dent creuse*, proposée dans la Salle des Rotatives du quotidien la Marseillaise jusqu'au 21 décembre.



Contre la vétusté, contre la précarité

Une dent creuse, en termes d'urbanisme, c'est un trou dans une continuité d'immeubles. Et rue d'Aubagne, cette dent creuse rappelle qu'il y a un an, la vie s'est arrêtée pour huit personnes, locataires ou visiteurs à cause d'une politique urbanistique municipale au minimum laxiste et de propriétaires plus prompts à exiger des loyers qu'à assurer la sécurité de leurs locataires.

L'exposition est composée de photographies et d'éléments sonores recueillis dans les manifestations qui ont suivi la catastrophe. Celles directement liées à l'événement et puis les autres aussi. Notamment celles des Gilets jaunes contre la précarité que les organisatrices de l'exposition, la photographe Agnès Mellon et la journaliste Chrystèle Bazin, estiment liée à la colère des victimes de la vétusté des immeubles.



Grands travaux à Pompéi : trois superbes maisons romaines rouvrent au public et un petit squelette sort de l'oubli



Coeurs amoureux, coeurs brisés, coeurs rouges ou noirs : le musée de la Vie romantique écoute battre le coeur dans l'art contemporain



VIDEO. De Fontainebleau à Tokyo, le bouquetin en bronze pillé au Yémen qui court les expositions



"Le bilan carbone de la France ne se joue pas ici" : la station de ski de Superbagnères dépassée par la polémique de la neige livrée par hélicoptère



"Séparatisme islamiste" : à Maubeuge, les propos de Jean-Michel Blanquer ont du mal à passer auprès des habitants



Affaire Benjamin Griveaux : qui est Alexandra de Taddeo, présentée comme la compagne de Piotr Pavlenski ?



Il y a 24 minutes
Allemagne : ce que l'on sait des attentats qui



Mouvement_(L)

magazine culturel indisciplinaire



Critiques photographie (</critiques/critiques>)

Soulèvements marseillais

Photographe de danse, Agnès Mellon trompe la torpeur satisfaite de son milieu. Elle quitte les plateaux, les studios, pour scruter les fragments, déployer les déchirures de six mois de chorégraphies manifestantes, clamant la colère populaire marseillaise révélée par la tragédie de la rue d'Aubagne.

Par Gérard Mayen
publié le 18 nov. 2019

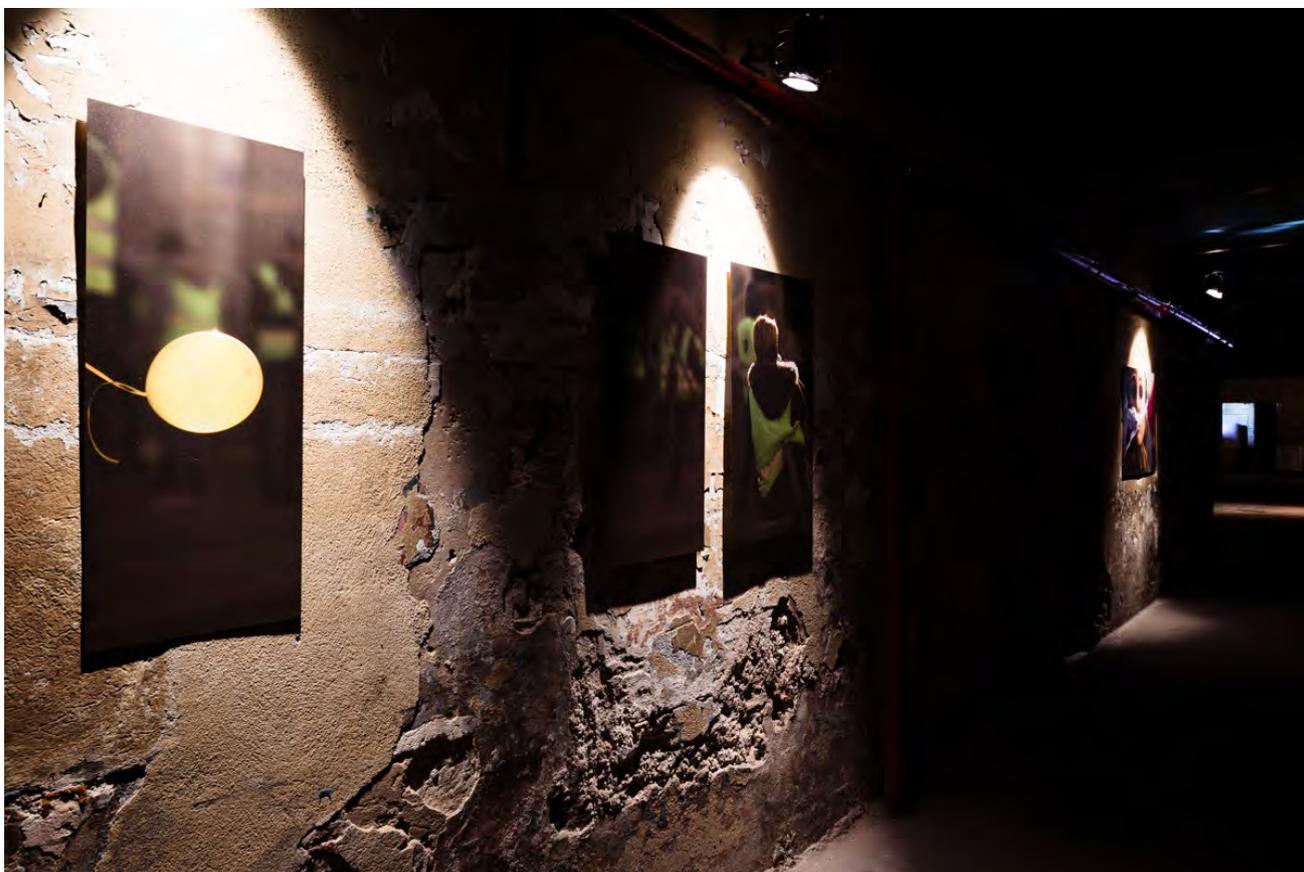
Ici pas de portiques, tourniquets, ni portes de verre coulissantes. Pas de guichets, ni scanneuse à billet électronique, pas d'offre d'audio-guidage, ni agents de médiation culturelle sous l'œil sourcilleux de vigiles en uniformes. Ici, on écarte à peine des battants de lourd caoutchouc, pour basculer sans transition de la rue à l'espace d'exposition. Aucun signe de la distinction culturelle ne filtre le passage de la ville, et sa vie, à l'art.

L'antique salle des rotatives du quotidien communiste *La Marseillaise*, en plein cœur de la cité phocéenne, abrite l'exposition *La dent creuse*, de la photographe Agnès Mellon et de la journaliste et créatrice sonore

Chrystèle Bazin. « Dent creuse », ainsi qu'on peut désigner les espaces désespérément vides des n°63, 65 et 67 de la rue d'Aubagne, à quelques centaines de mètres de là, qui s'effondraient sur leurs habitants, dont huit en moururent, au matin du 5 novembre 2018.

Juste un an plus tard, la première photographie de l'exposition *La dent creuse* n'est pourtant pas celle de gravats, d'évacuations, ou autres scènes d'urgence (de même qu'aucun autre de la cinquantaine de clichés réunis). On n'est pas ici dans une exposition de photo-journalisme. Agnès Mellon est connue à Marseille comme photographe de danse.

De cette matière, elle documente et abonde les besoins en presse et communication. Mais elle en produit tout autant un dépassement plasticien. Elle y questionne son propre médium. Sa photographie y échappe à tout format standard. Ses supports se fragmentent, se démultiplient et débordent dans l'espace. Pareille procédure performe sa propre chorégraphie. Elle engage l'action de sa perception. Cela redouble quand Agnès Mellon porte son regard, et Chrystèle Bazin tend son micro, vers les six mois de manifestations populaires auxquelles elles ont pris part dans le contexte des effondrements dans le quartier de Noailles.



p. Ulrich Monso

C'est alors un soulèvement de l'émotion collective qu'il s'agit de restituer, celui-là même dont elles ont été partie prenante, en tant que voisines, citoyennes, impliquées. « *Nous sommes tous des enfants de Marseille* » criaient ces foules, unanimes, en insurrection de dignité. Ces artistes comptent au nombre de ces concitoyens. Elles trompent la torpeur d'un milieu « créatif », dont la stupéfiante, l'accablante indifférence affichée, n'a pas fini d'être questionnée. Un pays se soulève. Les périls sont extrêmes. Or presque aucun.e ne semble concerné.e.

La première photographie de *La dent creuse* est énigmatique : celle d'un masque à gaz saisi en gros plan, gommant totalement les traits du visage de la personne qui le porte. Un effet d'irréel, frôlant le fantastique, bascule ainsi d'emblée vers la tournure ahurissante du maintien de l'ordre dans ce pays, donnant forme violente, militaire et judiciaire, d'un pré-fascisme profondément inquiétant, à un déni

autoritaire du droit de manifester, au pays du président « rempart contre l'extrême-droite ».

Les prises de vue et de son d'Agnès Mellon et Chrystèle Bazin, assument cette subjectivité émotionnelle, qui n'est pas celle de théoriciennes du fait politique. Le visiteur y plonge intégralement. La seconde photographie est tout aussi troublante pour ce visiteur qui, dans une illusion digne de la gare de la Ciotat, a l'impression que le mur de Berlin – autre anniversaire du moment – est en train de se renverser sur lui, pressé par une foule débridée, surgissant par l'arrière.

En fait, il ne s'agit que d'affiches militantes géantes, apposées sur le mur de la honte marseillais, que la mairie dressa tout autour de La Plaine, pour y sécuriser un chantier pris d'assaut par la population riveraine. Juste précurseurs du drame de Noailles, ces faits ainsi restitués triangulent le regard, une fois que l'œil réalise le contexte urbain et combattant du vrai mur répressif marseillais, support de l'image historique, symbolique et universalisée, d'un autre mur, allemand.

La ville est là

Ainsi s'engage la machine à démultiplier les significations, qui fait l'art d'Agnès Mellon. Quand les affrontements violents sont incessants, ce n'est pas les abus qu'elle documente, ni les figures manifestantes qu'elle érigerait en portraits-icônes. À ce bal des gentils et des méchants, elle oppose l'atmosphère qui s'élève de toute une ville, où la présence des robocops policiers se fait masse indistincte mais partout palpable. Sur un cliché, l'horizon des silhouettes policières finit par se dissoudre dans l'absurde artificialité de mannequins de plastique laissés nus dans la demi-clarté d'une vitrine.

Un slogan suffit à se capter d'un seul mot, déchiré dans la nuit. Des gestes de rien se complètent, quand des pieds en gros plan se hissent, vaillants vaille que vaille, à l'assaut d'obstacles repoussants. Des enfants incertains se hasardent vers un lointain bouché, funambules sur des buses de béton zigzagant en clôture. Dans le gris pesant des enceintes sécurisées, une faille s'illumine d'un rais de soleil, poignant, sur un arbre martyr, gainé de tubes de protection, solitaire emprisonné au cœur du désastre.

Les formats sont multiples. Les supports tout autant, de la projection sur les murs suintants et crevassés de l'antique atelier où on se déploie l'installation, lieu chargé de toutes mémoires ouvrières et marseillaises, à des rétro-projections focalisant leurs lumières sur des tulles flottants et autres bannières suspendues. Les motifs, souvent de détail, se découpent, s'agentent en plans qui se recouvrent, s'enchaînent, font mosaïque. Les accrochages par fragments et découpes, épousent le tourment du dédale en recoins de ces lieux.

Une grande déambulation s'orchestre, au cœur d'installations visuelles gorgées de l'énergie symbolique qui embrase les chorégraphies manifestantes. Que des barrières métalliques soient disposées pour canaliser un moment du parcours de l'exposition, et on se demande si elles font pure scénographie, ou réelle protection sécuritaire.

Les grandes thématiques se répondent, par échos et prises de relais, que transportent aussi les boucles de captations sonores. *La dent creuse* ne craint pas de célébrer, en élévation. Empilées, d'énormes bobines de papier d'imprimerie semblent s'ériger en piliers d'un sanctuaire. Une mosaïque de détails de visages, de regards projetés, symboles de consciences à vif, y surplombe le visiteur. Interpellé.

Lequel peut alors se rendre compte qu'il est en train de fouler aux pieds, comme manifestant lui-même inlassable, une plaque métallique où collée à l'horizontale, est resserrée, en focale circulaire, une vue rasante d'un rassemblement protestataire. Ce cortège est hérissé de maquettes d'immeubles creusés dans des cartons brandis. C'est un ballet d'où l'invention d'une ville enfin habitable émerge, au-dessus

d'une houle toute indistincte de foule compacte. Quelques panneaux laissent supposer que la prise de vue s'est faite sur le Vieux-Port, guère loin de l'Hôtel de ville, claquemuré. Oui, la ville est là, toute de corps mêlés et grondant nuitamment, qu'on piétine au droit de la grande stèle des hommages.

Une fois de plus, on reste abasourdi, au constat que des artistes chorégraphiques ignorent que ces choses agitent le fondamental de leur art – d'un corps politique déplié dans l'espace-temps des représentations agissant en communs. Juste à côté, c'est une ligne de CRS, dont la photo a été fixée, bombée, sur l'arrondi d'un rouleau de machine d'imprimerie, à jamais éteinte. On en capte la pression, écrasante, de production contrôlée des informations de masse. A côté de quoi, des corps dansent et se battent. Eux aussi font masse. Mais s'inventent. Agnès Mellon et Chrystèle Bazin s'y transportent.

> **La dent creuse d'Agnès Mellon**, jusqu'au 21 décembre à la salle des rotatives de *La Marseillaise*, Marseille

Marseille. Un an après le drame de la rue d'Aubagne. Exposition - La dent creuse : colère en cris et en mouvements

vendredi 8 novembre 2019



Chrystelle Bazin et Agnès Mellon au soir du vernissage. (Photo M.E.)

L'ambiance très particulière du lieu donne une dimension étonnante et méritée à cette exposition. (Photo M.E.)

Mortelle insalubrité. [Le 5 novembre 2018, l'effondrement des immeubles de la rue d'Aubagne, à Marseille, a causé la mort de huit personnes](#) et le « délogement », souvent sans ménagement, de 3 000 autres. Tout, ou presque, a été dit et écrit, un an après, sur le drame et ses conséquences ; mais qu'a-t-il été fait ? Marchands de sommeil, propriétaires peu scrupuleux, entre autres, ont-ils débarrassé le plancher ? Derrière les ravalements de façades de véritables réhabilitations concertées ont-elles été menées ? Pas vraiment. Et la colère est toujours là, sourde et violente, extériorisée ou intériorisée. La dent creuse -expression utilisée par les habitants de Noailles pour désigner le trou béant qui s'est formé entre les numéros 61 et 69- aussi, est là, implacable témoin de l'incurie... L'artiste peut-il être un acteur social engagé, peut-il témoigner par le truchement de son art ? Assurément. L'exposition accrochée au sein de ce lieu chargé, puissant et mystérieux que sont les Rotatives de *La Marseillaise*, sur le cours d'Estienne d'Orves vient le confirmer. Agnès Mellon est photographe de danse contemporaine. Chrystelle Bazin est journaliste ; à deux pas du Vieux-Port, elles donnent à voir et à entendre ce que trop souvent certains n'ont pas voulu voir et entendre ! Nourries de cette colère, leur travail artistique en est un témoin sensible et puissant. Agnès Mellon était de la première marche de deuil à la suite de l'effondrement. Elle a commencé à faire des photos... Des mains, des yeux, des bouches où transparait la douleur, l'incompréhension, la fureur. Puis elle a été de tous les rassemblements de ces « *enfants de Marseille* » qui réclamaient des actions concrètes, mais aussi une cohabitation harmonieuse libérée de l'égoïsme et du repli sur soi. Chassez le naturel, il revient au galop, ce sont les gestes, les attitudes, les mouvements de la colère et du désarroi que la photographe a saisis, habituée qu'elle est aux mouvances des corps dansants. Des photographies qu'elle livre, déstructurées, au sein de cette exposition, pour que du chaos initial émerge une certaine beauté, ou plutôt une beauté certaine, en forme d'interrogation face à l'avenir. Dans la pénombre du lieu, il y a les cris, les pleurs, les désespoirs, les incompréhensions, mais aussi quelques lueurs qui laissent penser que demain sera meilleur, peut-être ! En complément d'objet direct idéal, Chrystelle Bazin est allée chercher, elle, des sons au cœur de la foule. Des grondements, des interpellations, des affirmations... Puis, dans un casque, la chanson pour l'Auvergnat chère à Brassens, livrée avec justesse par une voix féminine. Dis, monsieur, il existe l'Auvergnat...

Michel EGEA

Pratique. « *La dent creuse, cartographie de la colère. Aux rotatives de La Marseillaise, 15-17 cours d'Estienne d'Orves, Marseille (1er).* Entrée libre. Tous les jours jusqu'au 11 novembre de 17 à 21 heures ; du 11 novembre au 21 décembre les jeudis et vendredis de 17 à 21 heures et les samedis de 14 à 18 heures.

France Bleu Provence

france **bleu** Bouches-du-Rhône [Changer](#)
Infos Sports Culture Vie quotidienne

Accueil > Provence-Alpes-Côte d'Azur > Bouches-du-Rhône > Émissions > Toutes les émissions > L'exposition immersive "La dent creuse, cartographie de la colère"

[Toutes les émissions](#)

C'EST BIEN SUD 12H10
Le samedi et le dimanche à 12h10



© Getty - Francesco Riccardo Iacomino
/ EyeEm

L'exposition immersive "La dent creuse, cartographie de la colère" par Nathalie Genot et Agnes Mellon, à voir aux Rotatives de la Marseillaise

Par [Mélanie Masson](#)

 Diffusion du samedi 5 octobre 2019
Durée : 2min

 Podcasts [Partager](#)

Radio Galère

RADIO GALÈRE
88.4 FM DAB+

ACTUALITÉS ▾ G.A.L.E.R.E ▾ PROGRAMMATION ▾ LES ÉMISSIONS

L'agora

2019-12-03-L 'Agora

[Télécharger le podcast](#)

▶ 00:00 00:00 

L'Agora 191203 La dent creuse Invitées Agnès MELLON, photographe Chrystèle BAZIN, journaliste indépendante co-réalisatrices de l'exposition La dent creuse, cartographie de la colère Du 5 novembre au 21 décembre 2019. Entrée libre. Salle des Rotatives du journal la Marseillaise, 15-17 cours d'Estienne D'Orves, 13001 Marseille. Jusqu'au 21 décembre > tous les jeudi et vendredi 17-21h et tous les samedi 14-18h. D'autres ouvertures seront annoncées sur fb.me/AssociationVART5.

Tous les podcasts

économiquement. « D'origine roumaine, je peux vous dire que chez nous les loups sont nombreux, et ce n'est pas un problème, les troupeaux sont bien défendus. Ce sont des prédateurs naturels, on en a besoin. Quand la pêche va mal, certains pêcheurs cherchent un responsable et seraient prêts à s'attaquer aux dauphins, qui sont des mammifères opportunistes, et viennent se servir dans les chaluts. » En Méditerranée, contrairement aux espèces invasives, poissons, invertébrés, algues, qui se déplacent apportés par les bateaux et déséquilibrent à grande vitesse les écosystèmes, ce ne sont pas les dauphins qui posent problème...

Self control

Lorsqu'on lui demande ce qu'elle ressent au quotidien dans l'exercice de sa profession, Daniela Banaru soupire : « J'aimerais que mes enfants connaissent le milieu marin que j'ai connu. Ça dépendra de nous. On a beau dire qu'il faut faire de la place aux autres espèces, au fond ce sont nos intérêts anthropocentrés qui priment. » Dans les aires marines protégées, telles que le parc national de Port-Cros, créé en 1963, elle observe que les animaux sont moins craintifs : « on peut presque gratter le dos des mérus ». En tant qu'enseignante, elle croit en la pédagogie, et considère que la population pourrait apprendre de la mer qu'elle n'est pas un espace libre où tout le monde peut se servir (ni une poubelle, pourrions-nous ajouter). Si d'après ses estimations, quelques 800 ou 1000 personnes pratiquent la pêche professionnelle artisanale en Paca, un nombre qui fluctue relativement peu, les techniques ont considérablement évolué, devenant bien plus effectives. Quant à la pêche récréationnelle -entre 15 000 et 17 000 licenciés sur la région, selon ses données- elle décime la faune marine, malgré les réglementations.

Parcimonie

Daniela Banaru -c'est à célébrer car la pratique n'est pas si courante chez les scientifiques- s'intéresse à l'histoire. Elle a passé son été à lire, s'est penchée sur l'œuvre du naturaliste, géographe et explorateur allemand **Alexander von Humboldt** (1769-1859), et la thèse d'un confrère historien, **Daniel Faget**, intitulée *Le milieu marin méditerranéen : usages, conflits et représentations. Le cas du golfe de Marseille (début XVIII^e-début XX^e siècles)*. La chercheuse y a appris qu'avant l'industrialisation des pratiques de pêche, les pêcheurs trop gourmands étaient jugés par un tribunal constitué de pairs, « qui n'étaient pas tendres ». Au moment où la pêche s'est intensifiée, au début du XIX^e siècle, sont apparues des méthodes redoutables, palangre ou drague, qui ont été dénoncées, le risque de surexploitation ayant rapidement été identifié. À quoi les pouvoirs publics auraient répondu que la demande accrue de produits de la mer justifiait de tels moyens. Elle déplore qu'alors comme aujourd'hui, l'appât du gain prime. Sa conclusion sera aussi la nôtre : « Il faut apprendre du savoir des anciens ».

• GAËLLE CLOAREC •

**CETTE FOIS-CI,
IL NE S'AGISSAIT PAS
D'UNE PANNE PASSAGÈRE,
MAIS D'UN VIDE DÉFINITIF.**

Bernard Mazéas / Incident à Gaveau

Incident à Gaveau

Bernard Mazéas / Maurice Vinçon

05 > 09 novembre

création / production Théâtre Joliette

www.theatrejoliette.fr - 04 91 90 74 28

DU
05
11
ΔU
21
12
2019
ENTRÉE
LIBRE

PAR AGNÈS MELLON
ET CHRYSTÈLE BAZIN

LA DENT CREUSE

CARTOGRAPHIE DE LA COLÈRE

Aux Rotatives de la Marseillaise

Graphisme : www.nathallegros.com - Photo : Agnès Mellon

fb.me/AssociationVARTS



La Marseillaise

